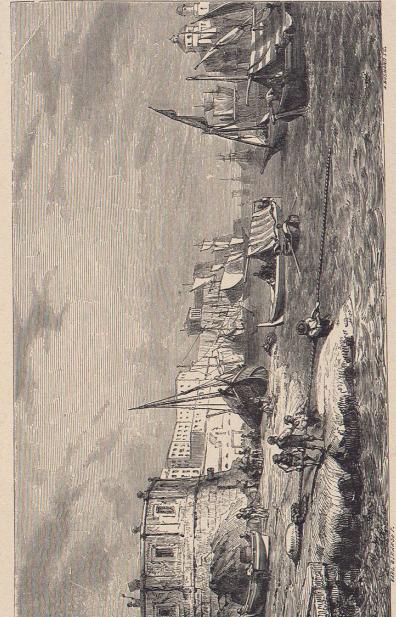
Jésus-Christ pussent retentir du midi au septentrion et de l'occident à l'orient.

De concert avec les principaux États de la chrétienté, le pape arrêta enfin le plan de cette guerre sainte. L'Empereur d'Allemagne s'engageait à fournir une armée à laquelle se joindrait la cavalerie hongroise et polonaise, et, traversant la Bulgarie et la Thrace, il devait attaquer les Turcs en deçà et au delà du mont Hémus (les Balkans). Le roi de France avec toutes ses forces, avec celles des Vénitiens et de plusieurs États d'Italie, avec seize mille Suisses, devait s'embarquer à Brindes et descendre sur les côtes de la Grèce, tandis que les flottes d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre partiraient de Carthagène et des ports voisins pour transporter les troupes espagnoles sur les rives de l'Hellespont. Le souverain pontife se proposait de s'embarquer lui-même à Ancône pour se rendre sous les murs de Byzance, rendez-vous général de toutes les forces chrétiennes.

Les muses grecques, qui avaient trouvé un asile en Italie après la prise de Constantinople, prêchèrent alors la croisade contre les farouches dominateurs de Lacédémone et d'Athènes. Les muses latines, dont Léon X encourageait les progrès, ne gardèrent point le silence en cette occasion. Le célèbre Vida jurait dans ses strophes poétiques d'affronter lui-même les déserts brûlants de l'Afrique, de puiser dans son casque l'eau du Xanthe ou du Jourdain, et de faire tomber sous son glaive les rois barbares de l'Orient. Un autre écrivain, élevé à l'école de Cicéron, célébrait d'avance les victoires de Léon X, et voyait déjà le jour mémorable où d'innombrables citoyens, se précipitant sur les pas du pontife, le béniraient pour avoir sauvé leurs foyers, leur liberté et leur vie. A entendre ainsi les poètes, on a peine à croire que l'empire ottoman ait pu résister à tant de forces dirigées contre lui. Mais toutes ces belles promesses de la poésie ne tardèrent pas à être démenties et oubliées : bientôt la paix entre les monarques chrétiens fut troublée, et chacun d'eux employa pour sa défense les armées qu'il destinait à la guerre d'Orient; enfin la rivalité de Charles-Quint et de François Ier ramena la guerre en Europe, et personne ne songea plus à la croisade contre les Turcs.

Au reste, l'état politique de l'Europe ne fut point le seul obstacle à cette guerre sainte; une autre difficulté venait de la levée des décimes. Dans les premières expéditions en Orient, on demandait aux chrétiens leur propre vie, et personne ne reculait devant un tel sacrifice. Vers la fin des guerres de la croix, on ne demandait plus aux fidèles que leur



Ile de Malte. - Cité Valette.

argent, et ce fut alors que commença l'opposition ou la résistance. Ajoutons que la réforme dut naturellement détourner les esprits de la guerre contre les Turcs. L'esprit de secte rendit certaines nations de l'Occident plus indifférentes aux périls de la chrétienté, et même à ceux de la patrie. Au milieu des violents débats qui agitaient l'Europe et surtout l'Allemagne, l'Église et même l'autorité civile proclamée par Luther perdirent cette unité d'action sans laquelle on ne pouvait combattre avec avantage un ennemi formidable. Les adeptes de Luther aimaient mieux voir le triomphe des Turcs que celui des catholiques.

La croisade de Léon X ne fit que ranimer le fanatisme belliqueux des Turcs contre les chrétiens. Soliman, qui succéda à Sélim, s'empara de Belgrade, et dirigea de nouveau les forces ottomanes contre l'île de Rhodes. Les chevaliers de Saint-Jean, ainsi menacés, invoquèrent vainement les secours de la chrétienté, et n'eurent à opposer aux Ottomans que leur valeureuse milice. Après une résistance héroïque qui dura plusieurs mois, les débris de cette chevalerie chrétienne vinrent chercher une retraite en Italie. Lorsque le grand maître de l'ordre et ses nobles compagnons d'infortune racontèrent devant le pape les exploits et les revers des chevaliers, leur récit fit couler les larmes du pontife et de tous les prélats de Rome; mais cette compassion des pasteurs de l'Église chrétienne ne put leur faire obtenir ce qu'ils demandaient aux rois de l'Europe, un coin de terre, une île déserte dans la Méditerranée, où ils pussent encore combattre les Turcs. Il s'écoula plus de dix années avant que la politique des princes leur accordât le rocher de Malte, où cet ordre illustre, semblable au Christ sur la roche du Calvaire, devait achever son dernier sacrifice et livrer les derniers combats de la guerre sacrée. Cependant le conquérant de Belgrade et de Rhodes reparaissait menaçant sur les rives du Danube. Louis II, vaincu à Mohas, périt dans la déroute générale, laissant son royaume livré aux factions et ravagé par les Turcs. Tandis que le pape Clément VII proclamait les dangers de la Hongrie, Charles-Quint envahissait la ville de Rome, et retenait prisonnier le chef de l'Église : spectacle affligeant et nouveau pour la chrétienté! Du fond de sa prison, le pontife cherchait encore des ennemis aux Turcs; mais tous ses efforts furent inutiles. La capitale de l'Autriche, assiégée par les Ottomans, ne dut son salut qu'au débordement du Danube, au courage de sa garnison, et, si l'on en croit quelques historiens, à l'infidélité d'un grand vizir gagné par l'argent des chrétiens.

du royaume de Chypre par les Turcs. La flotte ottomane et la flotte chrétienne, commandée par don Juan d'Autriche, se rencontrèrent dans l'ancienne mer d'Actium; cette bataille navale nous rappelle



Armure de Jean Sobieski, conservée à Dresde.

quelque chose de l'esprit et de l'enthousiasme des guerres saintes. Avant de commencer le combat, don Juan fit arborer sur son vaisseau l'étendard de l'Église et le drapeau de la croix, et toute la flotte salua par des cris de joie ce signe religieux de la victoire. Aucune bataille

Soliman fit alors un traité de paix avec les princes chrétiens, et le pape lui-même fut compris dans ce traité. L'histoire remarque que le sultan y donnait le titre de frère à Charles-Quint ainsi qu'à Ferdinand, roi de Hongrie, et le nom de père au vicaire de Jésus-Christ. Désormais on ne dut plus parler de croisade contre les Turcs; le pape, comme il le disait lui-même, n'eut plus qu'à supplier la Providence de veiller au salut du monde chrétien. Les seules entreprises contre les infidèles se réduisirent aux deux expéditions de l'empereur Charles V sur les côtes d'Afrique : la première, dans laquelle il prit Tunis ; la seconde, dans laquelle il échoua contre Alger. Vers la fin de sa vie, Soliman II, qui avait chassé de Rhodes les chevaliers de Saint-Jean, voulut les poursuivre jusque sur le rocher de Malte; c'est là que se montrèrent pour la dernière fois la bravoure et les vertus héroïques des guerres saintes. La milice chrétienne de Saint-Jean, entourée de ruines et presque abandonnée de la chrétienté, résista à toutes les forces de l'empire ottoman. Soliman, pour réparer la honte de ses armes, conduisit lui-même ses janissaires en Hongrie; il s'empara de plusieurs cités, et Dieu seul se chargea du salut de l'Allemagne en retirant de ce monde le sultan victorieux. Le plus grand des princes ottomans mourut dans une petite ville hongroise, qu'il assiégeait avec une puissante armée.

Il restait encore en Orient un État chrétien fondé par les croisades. Le royaume de Chypre, après l'extinction de la famille de Lusignan, avait passé sous la domination de Venise. Depuis longtemps il était menacé, d'abord par les mameluks du Caire, ensuite par les Turcs; enfin, sous le règne de Sélim, une armée ottomane débarqua dans l'île avec le plus redoutable appareil de guerre; les campagnes furent ravagées, les villes de Nicosie, de Famagouste ne purent résister aux assauts des barbares. On aurait pu reprocher à Venise les moyens qu'elle avait employés pour succéder à la dynastie de Lusignan; mais lorsque, dans cette invasion des Turcs, on voit tout ce que firent les Vénitiens, tout ce qu'ils eurent à souffrir pour défendre l'île de Chypre, on ne songe plus qu'à leur héroïque bravoure et aux malheurs du peuple chrétien. Cette île de Chypre, une des merveilles de l'antiquité, si florissante encore sous les Latins, fut dès lors comme engloutie dans un abîme de misère : aujourd'hui même elle n'offre aux voyageurs que des images de deuil et de destruction.

L'histoire, pour consoler ici les amis de l'humanité, a besoin de leur raconter la célèbre victoire de Lépante, qui suivit de près la conquête